

La vie est ici

Réjean Beaudoin

Volume 22, numéro 1 (127), janvier–février 1980

Littérature : sept instructions

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29836ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaudoin, R. (1980). La vie est ici. *Liberté*, 22(1), 39–46.

La vie est ici

RÉJEAN BEAUDOIN

Appelé à réfléchir ici sur mes rapports à la littérature, me voilà plongé du coup dans une épaisseur du doute et de l'ennui qui a longtemps stérilisé nombre de mes activités en apparence sans relation avec la difficulté d'une semblable entreprise d'élucidation. C'est, à vrai dire, un sujet de méditation que j'eusse volontiers laissé croupir dans la sécurité de l'inconscience. Peut-être y ai-je souvent pensé, mais interroger globalement la nature d'une occupation mêlée de résonances intimes et de performances professionnelles, est-ce bien là penser ? J'ai en tout cas noirci sur la question plusieurs pages que je ne publierai pas, parce qu'elles m'engagent moins intégralement que celles qui suivent et qui veulent refluer vers la source du malaise qui me saisit à l'approche de cette question pourtant simple : qu'est-ce qui m'attache d'une façon insoluble à ce qu'on appelle la littérature ? Je sens que je vais devoir invoquer pour y répondre les ressources ambiguës de la mémoire, mais je prie que l'on m'accorde le crédit de bien vouloir admettre que je le fasse avec le minimum d'artifice littéraire.

Au commencement se trouve le monde des choses. L'enfance et les choses. L'enfance où les choses sont des signes. L'enfance où les choses n'ont pas encore été doublées dans le truquage de la langue. L'enfance d'avant les livres et riche de la seule pauvreté des choses. L'absence des livres et la présence du monde comme une absence sans recours, mais riche

de toutes les surprises possibles, seulement possibles toutefois. La chose du monde grosse d'un possible à jamais irréalisé, malgré la vigueur intacte de l'étonnement, comme un livre inédit.

L'apprentissage des signes concrets d'abord, celui des signes écrits ensuite. Ici déjà cette constatation énorme comme une déception ou un scandale : la nature des mots ne recèle rien, aucune merveille cachée, aucun ailleurs, aucune saveur, contraste effrayant avec la nature des choses bourrées d'expériences en dépit de leur indéfinie répétition, de leur irréparable pauvreté. Les choses sont des riens qui sont quelque chose. Les mots sont des choses qui ne sont rien.

Ecole, pupitre, graffiti, réglisse et mains sales ou rougies sous la férule. Mitaines perdues dans la neige... foulards égarés dans l'ombre crasseuse des corridors endeuillés de vestiaires puants. Surface lisse et lignée du papier, mollesse de la gomme, noirceur liquide de l'encre, patience inquiète de la main peu curieuse de tous ces instruments finalisés par la technique inaltérable de l'écriture, tout cela qui paraît inventé subtilement comme un supplice pour redoubler l'interdiction concentrationnaire qui barre la route insoucieuse de l'enfance. Une fois survenue la première maculation de la tache d'encre, accident fatal sur la piste linéaire du cahier, de là, de ce banal incident pouvait surgir d'un coup la vastitude muette de toutes les lettres non encore apprises. Et le jeu périlleux de la calligraphie qui commence pour explorer les conséquences de cette faillite. Un pâté comme l'éclaboussure du vide au lieu de la belle ordonnance des lettres. Chaque lettre se met à obéir ensuite dans la courbe particulière de son tracé à la secrète injonction de circonscrire l'éclatement menaçant de ce vide. Les ondulations du trait, les méandres de la boucle, la pente sensible et minutieuse de la main, toute une gymnastique empreinte d'un effort de tous les instants pour empêcher la grande blessure alphabétique de se rouvrir et d'avaler la dernière possibilité d'une parole écrite.

A ce point de tension extrême, quelque chose vint me surprendre et multiplier en moi le danger entrevu de l'abîme : la découverte concurrente du dessin. L'affranchissement de la plus sévère des contraintes physiques et mentales pouvait s'y

déployer et la liberté d'un affrontement du sens vacant y était pleinement reconnue. La noirceur de la tache, l'occurrence de la faute s'y dénouaient dans une transparence offerte *a priori* et généreusement étalée à la dimension de la page. Il eût alors suffi de peu de choses, peut-être de la tutelle attentive d'une intelligence sensible à la complexion de ma souffrance muette pour que je choisisse sans équivoque d'échapper à l'emprise dominante de l'abécédaire.

Dans mes cahiers d'écolier, les pages cursives de a, de b et d'autres lettres s'alignaient sans entamer le moins du monde le sentiment d'une frayeur qui reste identifiée dans mon souvenir à l'odeur de l'encre et à la sensation douloureuse, déjà punitive, d'une tache indélébile qu'il s'agissait, pour en accuser l'irrémissible gâchis, de tâcher d'effacer. Loin de disparaître sous l'énergique action d'effacer la marque, celle-ci s'étendait au contraire et finissait par percer la surface lignée du papier échiffé, déchiré, désuni. Par l'échancrure s'apercevait le pointillé de l'exercice à venir et avec lui la terreur des devoirs du lendemain, nouvelle page à perforer à son heure de labeur et de larmes. La fenêtre laissait déjà lire la phrase simple où un mot manquant était suggéré par un espace parcouru de points noirs et rapprochés. Le trou qu'avait creusé mon redoublement de zèle livrait dans un encadrement parfait le vide anticipé d'un espace verbal à compléter. Dans ce néant mitraillé d'attente lasse et parfois visité de tardive évidence, des jours toujours semblables recommenceraient le même insondable ennui. Les innombrables pages de ce cahier plein de ruses ne m'importaient guère pour cette fois. Il me suffisait pour l'heure d'avoir senti son inépuisable répertoire de signes et d'énigmes promis à mes fatigues ultérieures. Mais je savais ce monstre préposé à me tendre d'autres difficultés toutes prêtes dont la solution commencerait tout de suite à m'inquiéter, sans que j'en susse rien que ce trou envisagé d'un regard effrayé et qui me regardait à son tour pour m'épouvanter des infinies malices de la langue. Le trou de mon cahier restait hanté par la présence de mots inconnus dont l'enchaînement imprévisible réservait à mon angoisse des territoires sans fin dont la délimitation éventuelle n'avait plus rien de puéril. L'action de regarder un oeil est toujours malséante.

Je voyais bien la rupture, même la ligature éclatée dans le tissu de mon texte premier et je puis dire que le sexe des mots ne me procura jamais plus intense frayeur. On ne voit rien non plus par cette fente, mais on y engouffre aussi l'ofrande consentie de tout son être, comme si pareil abandon pouvait délivrer de l'attente d'un plus dur arrachement.

Je me souviens parfaitement de mon indifférence totale, assurée, définitive devant le décodage laborieux, patient et obstiné des premières phrases de ces manuels piètrement illustrés que furent mes premiers livres. Le mécanisme des lettres formant des mots, celui des mots s'associant en énoncés simplistes et insipides sous des images débiles aux couleurs studieusement délavées, l'épellation de ces énoncés vides, sans autre référence que des mots eux-mêmes suspendus sur le blanc de la page que surmontaient, si pâles, ces illustrations bêtes jusqu'à l'ennui. Je pense en me les remémorant encore que c'étaient des années de stérilisation de mes facultés d'étonnement que j'allais peu à peu engloutir en elles, à mesure que se fixeraient cependant, dans les engrammes de mon encéphale, les structures livides de la langue. LULU FABULE DU CACAO. MAMAN PATINE LE PATE. FIDO A MORDU LEA. Je n'avais pas alors pour assimiler l'essence de cette poésie moderne le concours génial d'un Ionesco. Le trajet des deux rues qui me conduisaient à l'école, le secours des adultes soucieux qui, pour m'aider, s'avisèrent de me pousser vers d'autres embûches, surtout le dénouement généralement anodin de ces tristes mésaventures (dénouement qui oscillait entre la moquerie des camarades et la rétribution d'une bonne note au cahier) me décevaient et m'enrageaient indistinctement. Je vivais entièrement dans l'attente de l'événement qui conclurait cet épisode d'un jugement péremptoire et qui me fixerait du coup sur la pente aride du savoir ou dans la dépression certaine de l'ignorance. Tout cela se tenait au seuil irréversible de ma conscience comme dans la brèche semblable de mon cahier troué. Et la vie des jours à venir se trouvait uniformément parsemée d'ennuis tout à la fois certains, comme un destin précis que je ne connaissais guère, et gris, comme tant de choses indécisées que je connaissais trop. J'aurais été alors très soulagé d'apprendre la décision cassante capable

de terminer tout cela par le choc terrible mais bref d'un échec. J'avais pris soin d'amasser, à cette fin, des réserves de courage qui eussent accueilli avec joie la rupture de l'engrenage où je me voyais déjà compromis dans la poussière des livres. Mais je me tenais sans le savoir aux premiers rangs de la gent écolière et le coup fatal que j'espérais secrètement, en l'appelant au fond de moi-même de tous mes vœux, n'est jamais venu me déraciner du sol spongieux de l'abécédaire. Je dus en grandissant me faire peu à peu à l'idée que j'étais promis à la gloire douteuse des bibliothèques.

Longtemps la lecture ne fut pour moi qu'une opération spéciale, apprise, c'est-à-dire isolée de l'imagination active et ingénieuse qui insinue en nous l'univers des représentations. La distinction si laborieusement discernable entre le monde des choses et sa doublure culturelle reste à mes yeux intacte et la ligne de partage est nette à cet égard. J'attribue le prix (à mon point de vue inestimable) de cette évidence au fait que j'ai mis un temps démesurément long à découvrir que l'opération de lire pouvait en fait être branchée plus ou moins directement sur l'ensemble des affects et des images dont la vie inculte pouvait par ailleurs nourrir mon existence. J'ai donc mis du temps à comprendre que l'on pouvait lire dans les livres autre chose que le code de la typographie, que ce code même n'avait de raison d'être que pour nous transporter d'un monde sans âme à l'univers imaginé de sa représentation. J'ai d'abord pensé, sous le coup de cette nouvelle perspective, que cela finirait par m'ouvrir le chemin d'un ailleurs, d'un « réel absolu », je l'avoue sans rougir puisque le mot demeure commode pour mesurer la stérilité d'une illusion presque aussi résistante que l'homme lui-même. Les livres qui me révélèrent cette expérience ne furent pas des chefs-d'oeuvre, il s'en faut. Je fus surtout un lecteur désordonné qui s'acharne à persévérer sans guide, sans l'assurance même d'un instinct très sûr, dans la jungle immense des écritures. Ce qui me poussa à investir les livres de ce pouvoir exorbitant qu'ils avaient à mes yeux d'embrasser tout à coup l'incohérence des choses pour en tirer la lumière d'un jugement, d'une direction, ou à la limite même, d'un refus, c'est à coup sûr l'intuition que s'y logeait, et exclusivement, la rare exception d'une cer-

taine hauteur de la conscience qui pût, en raison de cette altitude même, se placer au seul point de vue possible pour que l'opacité du monde le cédât à la figure d'une certaine vision.

L'aperçu de cette issue n'était encore que mirage. Certes ces livres m'offraient le précieux exemple d'un degré de la conscience ou d'un point de vue sur le monde à partir desquels tout devenait pour une fois étonnamment brillant, transparent et clair, mais je tenais toujours le texte au moyen duquel j'accédais à cette grâce pour quelque chose d'accidentel et d'interchangeable. La littérature n'en bénéficiait pas pour autant d'un prestige que je lui eusse consenti comme prix de ce privilège. A mon sens, au contraire, il devenait chaque fois plus évident que le merveilleux de cette expérience appartenait en propre à une disposition qui était mienne et qui ne devait rien, sinon une occasion circonstancielle et favorable, dans tous les cas révoquant, à la singularité du texte par lequel ce sentiment de puissance me visitait.

Rendu à ce point dans la confiance, il faut pour rester intelligible que je livre en raccourci ma mince théorie de la création. Elle est d'une naïveté qui n'est rien moins que savante. Je pense que l'écrivain comme aussi le lecteur puissent essentiellement en eux-mêmes plutôt que dans ce reflet trouble et détaché de leur vie qu'est la culture, pour écrire et pour lire. Je ne nie aucunement que la page écrite ou lue, sitôt produite ou consommée dans le circuit de l'appareil culturel, appartient tout entière au plan d'une histoire ou d'une structure des formes, mais c'est là une connaissance précisément théorique et générale en ceci qu'elle procède et découle des oeuvres lues à mesure que celles-ci viennent à quitter le rivage des expériences existentielles qui les engendrent en tout premier lieu, avant qu'elles ne se transforment en messages réductibles à la logique discursive de l'histoire. Rien, absolument rien ne garantit à l'oeuvre, dans le cas même de sa plus radicale originalité, qu'elle échappe à la fonction réductrice et mensongère de l'idéologie. Ce qui n'est du reste, et dans les meilleurs cas, qu'une question de temps (et donc encore d'histoire). On tient par contre beaucoup d'exemples de créations bouleversantes qui ne purent trouver place dans le musée imaginaire qu'une fois écartée dans l'histoire la pos-

sibilité que fût ressentie la secousse que leur impact n'eût pas manqué de provoquer s'il avait rencontré la bonne conscience sereine des contemporains. On a vu des conjonctures propices à l'irradiation déchaînée de ferveurs capables d'ébranler puissamment le sol des représentations dominantes.

Je crois en fait que l'artiste est amené, par le jeu même de son expression, dans l'usage qu'il doit faire d'un langage, à entrer dans un rapport de négociation avec tout l'héritage culturel. Je crois que la pression de cette corporation occulte et immémoriale est toujours en définitive la plus forte, qu'elle doit à l'usure l'emporter et reléguer le résidu autobiographique et personnel d'un individu quelconque dans la filière commune des sous-produits de l'espèce. La culture qui régit les organes inconscients de ma lecture des oeuvres et, par voie de conséquence, de ma perception des choses, me tient dans les mailles d'un grand filet qui empêche sciemment l'émergence d'un aperçu nouveau. Cette structure dont la fonction me rend solidaire de l'homme, dans la chaîne des vivants et des morts, me prive d'une part pourtant vitale de mon expérience finie, *hic et nunc*, dans le couloir absolument désert de l'individualité. Mais c'est dans ce couloir seulement que je persiste à chercher l'inédit.

Ce que j'écris le soir, je le biffe au matin. La littérature est cette nuit où s'instaure la douce suggestion du silence. Ce que je lis un jour, je l'oublie le lendemain. La bibliothèque est un calendrier où le temps se multiplie sans jamais s'expliquer. Le peu qui me reste, le tout qui me manque, le vrai que je veux, le rien que j'habite, cette pauvreté et cette part inaliénable de ma vie qui refusent obstinément de se confondre à la galerie souriante des oeuvres, je sais que cette réserve et ce retrait épuisent l'infime réservoir de mes énergies. Je sais aussi que cette résistance est aveugle, même entérinée par les instances précieuses du raisonnement et de l'analyse. La conviction n'exclut pas sa quote part d'ignorance, comme l'ivresse ne suffit pas à tarir la lucidité. Si j'ai cru débrouiller dans l'histoire personnelle de mes rapports avec le code appris d'une langue écrite, l'origine d'une dépossession ensuite complétée par la séduction symbolique de la culture, c'est pour dire que je perçois instinctivement, confusément et avec une

force qui tient de la bête, c'est que je tiens, disais-je, l'espace résiduel de ce peu qui m'échoit dans la marge des livres, comme le seul terrain réel de mon expérience. C'est de ce sol vierge et proprement inculte que j'entends parler dans l'oubli du panthéon. J'aspire à retrouver le chemin d'une certaine région de moi-même dont j'ai tâché de reconnaître ici l'accès bloqué. Ecriture et lecture appartiennent au plan parallèle d'une existence substituée à la vraie vie qui, n'en déplaise aux mânes du poète, n'est pas ailleurs, mais dans un ici trop obscur pour notre oeil attisé de reflets.